

LE BULLETIN

DES

RECHERCHES HISTORIQUES

VOL. XLVII

LEVIS, AOUT 1941

No 8

PRÊTRES SÉCULIERS ET RELIGIEUX QUI ONT
EXERCÉ LE SAINT MINISTÈRE AU CANADA

(1670 - 1679)

Séculier.—*Louis Petit*. Né à Belzane, Normandie; capitaine au régiment de Carignan-Salières; arrive en 1666. Embrasse l'état ecclésiastique, et est ordonné à Québec le 21 décembre 1670. Aumônier au fort Richelieu, à Sorel, et desservant en même temps des missions entre Sorel et la Prairie-de-la-Madeleine (1670-1676). Curé de Port-Royal et grand-vicaire en Acadie (1676-1690); fait prisonnier par Phipps et conduit à Boston (1690). De nouveau curé à Port-Royal (1691-1693); à Québec (1693-1703); desservant à l'Ancienne-Lorette (1703-1705); à Québec, où il décède le 3 juin 1709.

Jésuites.—*François de Crépieul*. Né à Arras le 17 mars 1638; arrive en 1670. Enseigne la rhétorique au collège de Québec (1670-1671); chez les Montagnais (1671-1699); construit une chapelle à Chicoutimi et une autre à Metabetchouan, au lac Saint-Jean (1676). A Québec, préfet des études au collège (1699-1702); décède à Québec, le 16 janvier 1702. *De Roch*, v. III, p. 415; *Thwaites*, v. LVI, p. 301.

Guillaume Mathieu. Né en France le 4 juillet 1636; arrive en 1670. Missionnaire à Sillery (1670-1674); desservant à Charlesbourg (1674-1676); retourne en France en 1676 et meurt à Larochele le 5 février 1677.

Jacques Robaud. Né à Pesche, France, le 8 décembre 1636. Mort en soignant les pestiférés sur le vaisseau qui le conduisait en Canada (1670). *Thwaites*, v. LXXI, p. 152.

François Vaillant de Gueslis. Né à Orléans le 20 juillet 1646; arrive en 1670, et est ordonné le 1^{er} décembre 1675. Missionnaire des Hurons à l'Ancienne-Lorette (1675-1678); chez les Iroquois Agniers (1678-1685); professeur au collège de Québec (1685-1687); envoyé comme ambassadeur auprès du sieur Dongan, gouverneur de New-York (1687-1688); de nouveau à Québec (1688-1692). Premier supérieur de la résidence des Jésuites, à Montréal (1692-1696); chez les Iroquois Tsonnontouans (1702-1707). De nouveau supérieur à Montréal (1707-1715); retourne en France en 1715, et meurt à Moulins le 24 septembre 1718. *De Roch*, v. II, p. 413; *Thwaites*, v. LX, p. 315.

Récollets (1).—*Césarée Harveau*. Commissaire nommé de la mission canadienne à la restauration (1669). Ne peut se rendre en Canada. Décède à Paris le 7 mars 1694, à l'âge de 75 ans.

Gabriel de la Ribourde. Arrive en 1670; au couvent de Québec et premier commissaire-provincial (1670-1673); missionnaire au fort Frontenac (1673-1676)—(1678-1679); aux Trois-Rivières (1677-1678); accompagne l'explorateur Cavelier de la Salle au pays des Illinois, où il est assassiné par les sauvages, le 13 juillet 1681, à l'âge de 61 ans. Biographie par le R. P. Oderic-Jouve, O.M.F., vol. in-4°, 73 pp. Québec, 1912.

Simple Landon. Arrive en 1670; reste à Québec (1670-1674); retourne en France en 1674, et meurt à Châlons le 24 février 1712, à l'âge de 70 ans.

Hilarion Guesnin. Arrive en 1670. Missionnaire aux Trois-Rivières (1670-1671), à Percé (1672). En 1681 vicaire au couvent de Québec. Décède à Melun le 11 janvier 1705, à l'âge de 63 ans.

1671

Séculiers.—*Benoît Duplein*. Né en France en 1643 ou

(1) Bibliographie: *Etat de la province Saint-Joseph de l'Ordre des Frères Mineurs au Canada au 27 mai 1939*. Imprimerie des Pères Franciscains, 1939. Nécrologe des Récollets de Saint-Denys intitulé: *Table générale de tous les religieux morts depuis l'érection de la province (de Saint-Denys) (1775)*. Bibliothèque Nationale, *Manuscrits*, fonds français, 13,875. Le R. P. Archange Godbout, O.F.M. nous a grandement aidé dans la préparation des notices biographiques des RR. PP. Récollets; nous le remercions sincèrement.

1644; arrive en 1671. Missionnaire à Sainte-Famille, I. O. (1671-1676); aumônier au fort Richelieu, à Sorel (1676-1678); desservant des missions de Saint-Ours, Contrecoeur, Verchères, Lavaltrie et Chambly (1676-1685). Chanoine de la cathédrale en 1684. Missionnaire au Cap Saint-Ignace (1685); à Québec (1685-1687); desservant à Champlain en 1687; de nouveau à Sorel (1687-1689). Décède à Montréal le 3 octobre 1689.

Charles-Amador Martin. Baptisé à Québec le 7 mars 1648, fils d'Abraham Martin et de Marguerite Langlois. Reçoit la tonsure le 8 octobre 1667, les ordres mineurs en 1668, le sous-diaconat le 22 mars 1670, le diaconat le 23 mars 1670; ordonné le 14 mars 1671. A Québec (1671-1676); desservant à Beauport (1671-1673); à Sainte-Famille, I. O. (1676-1678). De nouveau à Beauport (1681-1684); chanoine de la cathédrale (1684). Curé du Château-Richer 1685-1688); à Québec (1693-1698). Premier curé de Sainte-Foy (1698-1711), où il décède des fièvres pourprées le 19 juin 1711.

Jésuite.—*Antoine Delmas*. Né à Tours, en France, le 4 août 1636; arrive en 1671. Missionnaire à Sillery (1671-1672); à la Prairie-de-la-Madeleine (1672-1675); au Cap-de-la-Madeleine (1675-1676); à Sillery (1676-1681); à Tadoussac (1681-1691); à la Baie d'Hudson (1691-1693), où il est assassiné par son domestique le 3 mai 1693. *De Roch*, v. III, p. 271. *Thwaites*, v. LVIII, p. 295.

Récollet.—*Claude Moircau*. Arrive en 1671; missionnaire aux Trois-Rivières (1671-1674). En Acadie, au moins de 1679 à 1686. Missionnaire sur la rive sud du Saint-Laurent, notamment au Cap-Saint-Ignace (1686-1688). Retourne en France et meurt à Nemours, le 14 octobre 1703, à l'âge de 66 ans.

1672

Jésuite.—*Jacques Vautier*. Né à Paris le 1^{er} juillet 1646; arrive en 1672. A Québec (1672); missionnaire à Sillery (1673-1681). Retourne en France et est procureur de la mission canadienne. Décède à Orléans le 25 janvier 1707 ou 1709.

De Roch, v. III, p. 226; *Thwaites*, v. LX, p. 319.

Sulpiciens.—*Pierre Remy*. Né à Paris en 1636; arrive sous-diacre en 1666; reçoit le diaconat le 30 mai et la prêtrise le 31 mai 1676, dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Montréal. (Premier prêtre ordonné à Montréal). Supérieur des Soeurs de la Congrégation (1676-1679); curé de la paroisse de Notre-Dame (quatre mois) (1680); desservant à Lachine (1680-1706); de Saint-Louis du Haut de l'Île (1687-1691)—(1693-1703); procureur des Sulpiciens à Montréal (1706-1726); décède le 24 février 1726.

François Lefebvre. Né à Rouen, arrive en 1672. Retourne en France en 1674; revient en Canada en 1676, et est supérieur des Sulpiciens, en remplacement de M. Dollier de Casson (1676-1678). Retourne de nouveau en France et meurt à l'abbaye de Saint-Victor, à Paris, en 1718.

Récollet.—*Exupère Déthune*. Arrive en 1672; missionnaire aux environs de Québec (1672), puis à Percé (1673-1683); se retrouve à Québec (1675-1676-1679). 6^{ème} commissaire-provincial des Récollets (1684-1685); retourne en France en 1685 et décède. . .

1673

Séculiers.—*Cyprien Dufort*. Né en France; arrive en 1673. Missionnaire à Neuville (Pointe-aux-Trembles) (1673-1679); retourne en France en 1680.

Christophe Perret. Né en France; arrive en 1673. Desservant à Beauport (1673-1676); retourne en France, probablement en 1682.

François Lamy. Né en France en 1643; arrive en 1673. Desservant à l'île d'Orléans, avec résidence à Sainte-Famille (1678-1682), dont il est nommé premier curé en titre en 1682, qu'il continue à administrer jusqu'en 1715, et où il décède le 2 novembre 1715. Fondateur du couvent des Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame.

François Dupré. Né en France; arrive en 1673. A Québec (1673-1679); desservant à Champlain (1679-1684) et à Batiscau (1679-1682). Premier curé en titre de Champlain en 1684; y reste jusqu'en 1687. Curé de la cathédrale, à Qué-

bec (1687-1707) ; nommé chanoine honoraire en 1687 ; réside à Québec (1707-1711) ; desservant à l'Ancienne-Lorette (1711-1720), où il décède en juin 1720.

Gabriel Gaultier. Ce prêtre sur le compte duquel on ne possède aucun autre renseignement aurait été missionnaire à Sainte-Famille, I.O. en 1673-1674.

Jésuites.—*Samuel Bouvart.* Né à Chartres le 15 août 1637. Arrive en 1673 ; professeur de rhétorique, de philosophie et de théologie, procureur et Père spirituel au collège de Québec (1673-1698) ; desservant des Hurons, à l'Ancienne-Lorette (1674-1676). Supérieur de la mission canadienne (1698-1704). Décède à Québec le 10 août 1705. *De Roch*, v. III, pp. 294 et 373 ; *Thwaites*, v. LVIII, p. 297.

Antoine Silvy. Né à Aix-en-Provence le 16 octobre 1635 ; arrive en 1673 ; missionnaire chez les Outaouais, à Michillimakinac (1674-1676) ; à Tadoussac (1678-1679). Va fonder une mission à la Baie d'Hudson et dessert les Algonquins du Nord (1679-1685) ; à Québec (1685-1686). Accompanye le chevalier de Troyes dans son expédition à la Baie d'Hudson et y reste comme aumônier de la garnison du fort Sainte-Anne (1686-1693) ; revient à Québec et est professeur de mathématiques au Collège (1693-1711) ; décède en 1711, probablement le 12 octobre. *De Roch*, v. III, p. 270 ; *Thwaites*, v. LIX, p. 306.

Récollet.—*Eustache Maupassant.* Arrive en 1673 ; 2^{ème} commissaire-provincial des Récollets (1673-1675) ; confesseur de Frontenac ; retourne en France et meurt à Châlons le 29 juin 1698, à l'âge de 65 ans.

1674

Jésuites.—*Jean-Baptiste Boucher.* Né à Soissons, France, le 6 février 1641 ; arrive en 1674. Missionnaire à Tadoussac et au Lac Saint-Jean (1675-1679). Retourne en France en 1680 et meurt en revenant au Canada (1686). *De Roch*, v. III, p. 427.

Pierre Cholenec. Né au diocèse de Laon le 30 juin 1641 ; arrive en 1674. Assistant au Sault Saint-Louis (1674-1695) ; curé (1695-1699) ; supérieur de la résidence de Montréal

(1699-1706); de nouveau curé au Sault Saint-Louis (1706-1722); décède à Québec le 13 octobre 1723. A écrit une vie de Catherine Tegakouita dont il était le confesseur. *De Roch*, v. III, p. 423; *Thwaites*, v. LIX, p. 315.

Jacques de Lamberville. Frère de Jean. Né à Rouen le 24 mars 1641; arrive en 1674. Missionnaire chez les Iroquois Agniers (1675-1681); avec son frère chez les Tsonnontouans (1681-1687); aumônier au fort Frontenac (1687-1688); professeur de grammaire au collège de Québec (1688-1689); assistant au Sault-Saint-Louis (1689-1693); curé (1693-1695); de nouveau assistant au même endroit (1695-1709); à la résidence de Montréal (1709-1711), où il décède le 18 avril 1711. *De Roch*, v. II, p. 413; v. III, p. 267; *Thwaites*, v. LX, p. 320.

Sulpicien.—*Louis Armand de Cicé*. Né en 1650 au diocèse de Rennes; arrive en 1674. Missionnaire à Kenté (1674-1681); retourne en France et devient en 1701 vicaire apostolique du Siam où il meurt.

Récollet.—*Martial Limousin*. Né en France; arrive en 1674. Missionnaire aux Trois-Rivières (1674-1677). Retourne en France et meurt à Nevers, le 16 septembre 1720, à l'âge de 77 ans.

1675

Séculiers.—*Charles Glandelet*. Né à Vannes, en Bretagne, en 1645; arrive en 1675. Au Séminaire de Québec (1675-1714); chanoine de la cathédrale en 1684, grand-vicaire en 1689; supérieur des religieuses de l'Hôtel-Dieu (1710). Accusé de jansénisme se retire aux Trois-Rivières (1714-1721); supérieur du séminaire (1721-1723). De nouveau aux Trois-Rivières où il meurt chez les Ursulines le 1^{er} juillet 1725. A fait la biographie de soeur Barbier, religieuse de la Congrégation de N. D. dont le manuscrit est aux Archives du Séminaire de Québec.

Jean Basset. Né dans le diocèse de Lyon; arrive en 1675 encore diacre; ordonné à Québec le 21 décembre 1675. Vicaire à la cathédrale (1675-1678); missionnaire à l'île d'Orléans avec résidence à Sainte-Famille (1678-1680); à la Pointe-

aux-Trembles (Neuville) et desservant en même temps Saint-Augustin (1680-1681); à Repentigny (1682-1684); de nouveau à la Pointe-aux-Trembles (1684) où il fonde un couvent des religieuses de la Congrégation de N. D. Décède à la Pointe-aux-Trembles le 21 novembre 1716.

Jean Gaultier de Bruslon. Né à Saint-Laurent-des-Mortiers, diocèse d'Angers, vers 1651. Arrive encore diacre en 1675; ordonné à Québec le 22 décembre 1675. Au Séminaire (1675-1678); desservant à Boucherville (1678-1680); curé aux Trois-Rivières (1686-1689) avec desserte de la Baie-du-Febvre (1686-1689); chanoine de la cathédrale en 1684; retourne en France en 1694; donne sa démission de chanoine le 5 avril 1698. Décède en France.

Sulpicien.—*François Seguenot.* Né à Rouvray, France; arrive en 1675. Desservant de la Pointe-aux-Trembles, près Montréal (1675-1694); vicaire à la paroisse de Montréal (1694-1715); de nouveau à la Pointe-aux-Trembles (1715-1718); décède à Montréal le 8 août 1727.

Récollets.—*Potentien Ozon.* Arrive en 1675; 3^{ème} commissaire-provincial (1675-1677); retourne en France en 1681, et décède à Paris le 16 juin 1705, à l'âge de 78 ans.

Louis Hennepin. Né à Ath, Hainaut, il arrive en Canada en 1675. Aumônier au fort Frontenac (1676-1678); avec le découvreur de La Salle (1678-1681); retourne en France en 1681; en France (1681-1697); en Hollande (1697-1700). A fait le récit de ses voyages en trois ouvrages: 1^o *Description de la Louisiane*; 2^o *Nouvelle découverte d'un très grand pays dans l'Amérique*, etc., etc., (1697-1698); 3^o *Nouveau voyage d'un pays plus grand que l'Europe*, etc., etc., (1698) (1).

Chrétien Leclercq. Né dans l'Artois. Missionnaire à Percé, il passe en France d'où il revient en 1679 et retourne à Gaspé. A Sorel (1685-1686); en France en 1686; supérieur du couvent de Lens (1690-1695). A publié: 1^o *Premier éta-*

(1) Biographie dans: *The Catholic Encyclopedia*, New-York, t. VII, pp. 215-218; *The Encyclopedia Americana*, t. VIII, art: Hennepin. Voir aussi: *Le P. Louis Hennepin, O.F.M., missionnaire au Canada au XVII^e siècle. Quelques jalons pour sa biographie*, par le R. P. Jérôme Goyens, O.F.M. Quarachi, près de Florence, Tipografia del Collegio S. Bonaventura, ... et: *Que faut-il penser du P. Hennepin et de son nouvel apologiste?* par l'abbé H.-A. Scott dans: *Nos anciens historiographes*. La Cie de publication de Lévis, Lévis 1930, p. 77.

blissement de la foi, etc., etc., (1690) ; 2° *Nouvelle relation de la Gaspésie* (1691) (1).

Zénobre Membré. Né à Bapaume, en France. Missionnaire à Québec (1675-1676) ; aux Trois-Rivières (1678) ; accompagne de LaSalle aux Illinois (1679-1682) ; va en France (1682-1684) ; de nouveau avec de LaSalle au Mississipi (1684) ; assassiné au fort Saint-Louis vers 1689 (2).

1676

Séculiers.—*André Moras de Saint-Quentin*. Ce prêtre sur le compte duquel on ne possède aucun renseignement positif serait venu au Canada en 1676 pour retourner en France en 1678.

Pierre de Francheville. Baptisé aux Trois-Rivières le 14 juillet 1648, fils de Marin de Repentigny, sieur de Francheville, et de Jeanne Jallant. Reçoit la tonsure le 8 octobre 1667, les ordres mineurs le 6 octobre 1668, le sous-diaconat le 22 mars 1670, le diaconat le 14 mars 1671, est ordonné le 19 septembre 1676. Au Séminaire de Québec (1676-1678) ; desservant à Beauport (1678-1680) ; à Saint-Laurent, I.O. (1680-1683) ; à Saint-Jean, I. O. (1683-1688) ; à Saint-Pierre, I. O. (1685-1689) ; à la Rivière-Ouelle (1689-1691) ; au Cap-Saint-Ignace (1691-1698). Curé de Longueuil (1701-1713) ; décède à Montréal le 7 août 1713.

Jésuites.—*André Bonnault*. Né à Niort, France, le 27 septembre 1643 ; arrive en juillet 1676. Missionnaire chez les Outaouais, à Michillimakinac (1676-1679) ; retourne en France en 1679 et décède à Pau le 3 janvier 1731.

Jean Enjalran. Né à Rodez, France, le 10 octobre 1639 ; arrive en juillet 1676. Missionnaire chez les Outaouais (1681-1689) ; accompagne le gouverneur de Denonville dans son expédition contre les Iroquois Tsonnontouans en 1687 ; en France (1688-1690). Revient en Canada en 1690 et séjourne à Montréal (1690-1702) ; retourne en France en 1702 et meurt

(1) Biographie dans : *The Catholic Encyclopedia*, t. IX, p. 109.

(2) Biographie dans : *The Catholic Encyclopedia*, t. X, p. 172 ; *The Encyclopedia Americana*, t. X, art. Membré. Aussi : *The Franciscan Père Marquette, a critical Biography of Father Zénobre Membré, O.F.M.*, par Marion A. Habig, O.F.M., New-York, 1934, XIV — 302 pp. in-8°.

à Rodez le 11 avril 1718. *De Roch*, v. III, p. 192; *Thwaites*, v. LX, p. 318.

Jean Morain. Né à Coutances, France, le 29 janvier 1650; arrive en 1674; reçoit le sous-diaconat, à Québec, le 19 septembre 1676, le diaconat le 20 et est ordonné le 21. Missionnaire chez les Gaspésiens et les Etchemins (1676-1679); chez les Iroquois Tsonnontouans (1676-1684); au Sault-Saint-Louis (1684-1688). Décède probablement à Montréal en 1688.

Récollet.—*Xiste le Tac*. Arrive en 1676; missionnaire à Québec (1676); aux Trois-Rivières (1678-1682); accompagne M^{sr} de Saint-Vallier à Terre-Neuve en 1689 et retourne en France. Décède à Rouen le 10 avril 1718, âgé de 68 ans. On lui attribue: *Histoire chronologique de la Nouvelle-France ou Canada*, etc., etc., (1689), publiée par Eugène Reveillaud, Paris, en 1888.

1677

Séculiers.—*Louis-Pierre Thury*. Né à Notre-Dame de Breuil, diocèse de Bayeux, en 1652, fils de Pierre Thury et de Philippe Rouenne. Arrive à Québec en 1675; reçoit la tonsure et les ordres mineurs le 12 décembre 1677; le sous-diaconat le 18; le diaconat le 19, et est ordonné le 21 décembre 1677. Missionnaire sur la rive sud du fleuve, de Beaumont à Kamouraska (1678-1683); desservant à Charlesbourg (1683); au Cap-de-la-Madeleine (1684-1685); missionnaire chez les Sauvages Souriquois, à Miramichi (1685-1687), à Pentagouet (Penobscot) chez les Abénaquis (1687-1698). Nommé vicaire général de l'évêque de Québec, en Acadie, et supérieur des Missions de l'Acadie (12 mai 1698). Forme le projet de réunir les Abénaquis à Pigiquit, au bassin des Mines (1698); décède à Chibouctou (Halifax) le 5 juin 1699.

Guillaume Gaultier. Baptisé à Québec le 17 juin 1653, fils de Guillaume Gaultier et de Esther de Lambourg (1). Passe en France avec son père vers 1665; y fait ses études et y reçoit la tonsure; revient en Canada en 1675. Reçoit les ordres mineurs le 12 décembre 1677, le sous-diaconat le 18; le diaconat

(1) Dans le titre clérical qui lui est assigné en 1677 par les directeurs du Séminaire de Québec, il est dit être de la paroisse de Saint-Martin-de-Clairchamps, évêché de Coutances, et habitant le Canada depuis au delà de deux ans.

le 19 et est ordonné le 21 décembre 1677. Desservant de la côte de Beaupré, avec résidence au Château-Richer (1679-1685); professeur au séminaire de Québec (1685-1687); chanoine de la cathédrale en 1687; desservant à l'Ange-Gardien (1688-1693). Donne sa démission comme chanoine (7 novembre 1692). Nommé curé en titre du Château-Richer en 1692, il y reste jusqu'à sa mort arrivée le 5 avril 1720.

Pierre-Paul Gagnon. Baptisé à Québec le 5 septembre 1649, fils de Pierre Gagnon et de Vincente Desvarieux. Reçoit la tonsure le 8 octobre 1667; les ordres mineurs le 6 octobre 1668; le sous-diaconat le 22 mars 1670; le diaconat le 14 mars 1671; est ordonné le 21 décembre 1677. Vicaire à la cathédrale (1678-1683); desservant à Charlesbourg (1684); curé de la Baie Saint-Paul (1685-1702); se noie le 17 mai 1702.

Louis Soumandre. Baptisé à Québec le 14 mai 1652, fils de Pierre Soumandre et de Simone Côté. Reçoit la tonsure le 21 juin 1668; les ordres mineurs le 6 octobre 1668; le sous-diaconat le 18 décembre 1677; le diaconat le 19, et est ordonné le 21 décembre 1677. Desservant à Sainte-Anne-de-Beaupré, à Saint-Joachim et à la Baie Saint-Paul, avec résidence à la ferme du Séminaire, au Cap Tourmente (1679-1685). Curé de Saint-Joachim (1686-1706). Chanoine de la cathédrale (7 novembre 1684); décède à Québec le 19 avril 1706.

Récollet.—*Valentin Le Roux.* 4^{ème} commissaire-provincial des Récollets (1677-1681); retourne en France en 1683, et meurt à Paris le 26 avril 1708, à l'âge de 66 ans.

1678

Séculiers.—*Pierre Volant de Saint-Claude.* Baptisé aux Trois-Rivières le 8 novembre 1654, fils de Claude Volant de Saint-Claude et de Françoise Radisson. Reçoit la tonsure et les ordres mineurs le 12 décembre 1677; le sous-diaconat le 18; le diaconat le 19, et est ordonné le 17 septembre 1678. Aumônier au fort Richelieu, à Sorel, avec desserte de Saint-François-du-Lac, des seigneuries d'Autray et de Berthier (1679-1684); curé en titre de Repentigny (1684-1706); se retire à Québec en 1706 et y meurt le 3 janvier 1710.

Claude Volant de Saint-Claude. Frère jumeau de Pierre;

reçoit les ordres sacrés et est ordonné aux mêmes dates que son frère. Missionnaire à Sainte-Anne-de-la-Pérade avec desserte de Batiscan (1678-1680); à Saint-Joseph de Lévis avec desserte de la rive sud du fleuve, de Saint-Joseph de Lévis à la rivière Duchesne (Saint-Antoine de Tilly) (1682-1684). Curé en titre de Batiscan avec desserte de Champlain (1684-1688); desservant à l'Ange-Gardien (1688); à Sorel (1689-1692); curé en titre de Varennes (1692-1719) où il décède le 8 octobre 1719.

Jésuite.—*Claude Chauetière*. Né à Poitiers, le 7 septembre 1645; arrive en 1678; à la mission du Sault-Saint-Louis avec les Pères Frémin et Cholonec (1678-1694); à la résidence de Montréal (1694-1709); décède à Québec le 15 ou 25 août 1709. Auteur d'une biographie de Catherine Tegakouita. *De Roch*, v. III, p. 283; *Thwaites*, v. LX, p. 322.

Récollet.—*Melithon Vatteau*. Premier récollet ordonné en Canada (6 novembre 1678). Aumônier au fort Niagara (1678); retourne en France en 1681.

1679

Jésuites.—*Jacques Bigot*. Né à Bourges, France, le 26 juillet 1651; arrive en 1679. A la résidence de Sillery (1679-1689); à la mission Saint-François-de-Sales, sur la rivière Chaudière; fait en même temps des courses chez les Abénaquis du Maine (1689-1691); en France (1691-1694); de nouveau à Saint-François-de-Sales (1694-1700); transporte cette mission à Saint-François-du-Lac en 1700, et y reste avec les Abénaquis (1700-1711). Décède à Québec en avril 1711. *De Roch*, v. III, pp. 226, 438, 443; *Thwaites*, v. LXII, p. 271.

Nicolas-Jean Pothier. Né à Chauny, en France, le 2 septembre 1642; arrive en 1679. Missionnaire chez les Hurons, à l'Ancienne-Lorette (1679-1683); professeur de grammaire au Collège (1685-1687); missionnaire chez les Outaouais, à Michillimakinac (1687-1689). Décède à Québec le 4 mai 1689. *De Roch*, v. III, p. 269; *Thwaites*, v. LXI, p. 273.

Récollet.—*Georges Hanel*. Missionnaire de Nicolet au Cap Saint-Ignace (1679-1680).

ABBÉ IVANHOË CARON

L'INSTITUT NATIONAL, RIVAL DE L'INSTITUT CANADIEN

Il y eut floraison copieuse de sociétés patriotiques, historiques, politiques et littéraires à Montréal entre les années 1830 et 1870 surtout. De cette floraison ne survivent que la Société Saint-Jean-Baptiste et la Société historique de Montréal. L'existence des autres a été plus ou moins éphémère.

Nous avons déjà signalé quelques-uns de ces groupements dans le *Bulletin* et, cette fois, nous répondons à une demande sur l'Institut National, premier rival de l'Institut Canadien. Comme il ne nous a pas été possible de consulter ou de compiler les journaux d'autrefois, nous offrons le peu que nous avons.

Hector Berthelot, dans le *Bon vieux temps* (série II, p. 95) rapporte que " la discorde commença à fomentier parmi les membres de l'Institut Canadien en 1851. Une faction avait résolu d'exclure de la chambre des nouvelles, le journal *l'Avenir*. . . A la séance du 12 juin 1851, Magloire Desnoyers présenta une série de résolutions à l'effet d'interdire les discussions politiques dans le dit Institut. Soixante-douze membres se prononcèrent contre l'interdiction et trente-six en faveur ".

Partie de ces trente-six et autres décidèrent alors de fonder l'Institut National qui devait avoir réunion au-dessus du magasin du grand bijoutier L.-P. Boivin, angle sud-ouest des rues Notre-Dame et Saint-Vincent.

Ce nouvel institut fut incorporé par une loi sanctionnée le 24 avril 1852. Aussitôt furent publiés les " constitutions et règlements de l'Institut " qui avait pour patron S. G. M^{re} Ignace Bourget.

En cette brochure on relève les noms des premiers directeurs de la Société.

Président: Jean-Louis Beaudry, négociant, qui fut plusieurs fois maire de Montréal.

Vice-président: André Ouimet, avocat de renom, ancien président des " Fils de la liberté ".

Trésorier: Ephrem Hudon, grand négociant.

Secrétaire: Joseph-Ubald Beaudry, avocat, plus tard

jugé.

Secrétaire-archiviste: Wilfrid Marchand, étudiant en droit. Il devint greffier de la Cour d'Appel.

Il y avait quinze autres membres du bureau de direction. Entre lesquels on connaît surtout les suivants:

Joseph Bourret, membre du Conseil législatif et qui avait été maire en 1842.

Joseph-Amable Berthelot, avocat. Il fut juge en 1860.

Ludger Duvernay, le célèbre fondateur de la Société Saint-Jean-Baptiste.

Victor Hudon, négociant et futur grand industriel.

René-Auguste-Richard Hubert, avocat, nommé protonotaire en 1860.

Charles-André Leblanc, avocat, nommé shérif en 1872.

Thomas-Jean-Jacques Loranger, avocat, puis juge en 1863.

Les bourgeois W.-A.-R. Masson, Alfred LaRocque et E.-B. Dubord.

L'avocat Toussaint Pelletier, le grand négociant Louis Renaud qui fut sénateur et beau-père du journaliste F.-X.-A. Trudel.

En cette société, le président et le vice-président ne pouvaient être en fonction que durant un an. Toutefois, il était loisible de les réélire pour un nouveau terme, plus tard.

Un comité de la société "fixait" les sujets des discussions, des conférences et des discours, un autre comité s'entendait avec l'autorité ecclésiastique sur le choix des livres.

L'Institut devait avoir des séances tous les mercredis soirs, cependant on ne connaît guère ses activités. En l'année 1852, Maximilien Bibaud fut invité à conférencier et il donna lecture d'une étude sur les mesures préventives contre les incendies sous le régime français.

Au mois de novembre 1852, l'Institut perdait l'un de ses sociétaires distingués en la personne de l'avocat Jacques-Alexandre Tailhades. Venu de France, il avait commencé à étudier le droit à Montréal, successivement avec les avocats John Boston (1837) et avec l'honorable Charles-Clément Sabrevois de Bleury (1840). Ayant obtenu des lettres de naturalisation il fut admis au barreau le 28 septembre 1841. Très

studieux, il voulait fonder " une école de droit en notre province ", mais il n'avait pu mettre son projet à exécution lorsqu'il succomba à une attaque d'apoplexie le 15 novembre 1852.

A cette occasion, *La Minerve* du 19 novembre 1852 parle longuement de l'Institut National et de cet article nous extrayons quelques passages:

Séance extraordinaire mardi le 16 novembre sous la présidence de M. Pelletier.

M. T.-J.-J. Loranger annonce la mort de l'avocat Tailhades, âgé de 65 ans. " Français de naissance, devenu par adoption un enfant du sol, c'est donc d'un compatriote en même temps que d'un des plus zélés fondateurs de notre association que nous avons à déplorer la perte ".

Il est arrêté que l'Institut National assistera en corps aux funérailles et que tous les membres porteront le deuil.

Dans l'acte de sépulture du défunt il n'est pas question de son épouse, cependant il devait être marié puisque l'Institut envoie un témoignage de regret à la famille de M. Tailhades qui demeure en France *ainsi qu'à sa veuve*.

En s'en rapportant au bottin montréalais, l'Institut National n'aurait vivoté que jusqu'en 1855.

De cette même année daterait la fondation de l'Union Catholique qui, nous dit le R. P. Desjardins, a cessé d'exister vers 1922-23. . .

Deux ans plus tard naissait le *Cabinet de Lecture paroissial*, puis en 1858, le 14 mai, un groupe de compatriotes distingués fondaient un autre rival de l'Institut Canadien qui adoptait le nom de l'Institut Canadien-Français et qui se choisissait comme directeurs:

Président: L'hon. P.-J.-O. Chauveau.

1^{er} vice-président: M. L. Labrèche-Viger.

2^{ème} vice-président: M. F.-P. Pominville.

Secrétaire-correspondant: Méd. Marchand.

Secrétaire-archiviste: E.-F. D'Eschambault.

Trésorier: R. Trudeau, pharmacien.

Ass.-trésorier: P.-S. Murphy.

Bibliothécaire: Hector Fabre, avocat et journaliste.

Ass.-bibliothécaire: F. Hudon.

Commission de la bibliothèque:

MM. P. Garnot, Dr Giard, J.-U. Baudry, avocat, J.-A. Gravel et L.-W. Marchand.

Commission des discussions:

MM. J.-L. Beaudry, L.-A. Jetté, avocat, A.-C. de Lotbinière Harwood, Paul Denis, avocat, et D.-H. Senécal, avocat.

Peu après sa naissance l'Institut Canadien-Français achetait, dit-on, l'immeuble de la Société d'histoire naturelle, 4 "petite rue Saint-Jacques". C'est à cet endroit que s'assembla également la Société Saint-Jean-Baptiste.

L'Institut Canadien-Français avait pour président l'avocat J.-A.-Achille Belle en 1863 et l'avocat Gédéon Ouimet en 1865.

Sur cet Institut composé d'un groupe choisi et représentatif de nos compatriotes qui ne partageaient guère les opinions des zélateurs de l'Institut Canadien, il y aurait trop à dire pour l'espace dont nous disposons.

E.-Z. MASSICOTTE

LES FRÈRES ROBILLARD

L'histoire locale contient parfois des choses curieuses et intéressantes. Un incident peu banal, et peut-être unique dans les annales du pays, fut la lutte épique que se firent les deux frères Robillard, Honoré et Alexandre, candidats dans le comté de Russell, en 1883, à l'élection tenue pour choisir un député à la Législature d'Ontario. Honoré, le porte-drapeau du parti conservateur, triompha, étant élu par une forte majorité. Son âge et son expérience lui avaient probablement aidé dans cette lutte fraternelle qui dut être tout de même assez excitante. Honoré Robillard fut le premier député de langue française du comté de Russell à Toronto, et cette division électorale n'a cessé depuis d'envoyer de nos gens là-bas.

Ces deux Robillard étaient les fils d'Antoine, né à Saint-Eustache, en 1797, et d'Émélie Lauriau (Loriot), née en 1801.

Antoine était venu s'établir à Bytown en 1827 et il était entré au service de Thomas MacKay, le constructeur des écluses du bas du canal Rideau puis de Rideau Hall, résidence actuelle du gouverneur général. Antoine travailla aussi à la

construction de la résidence du Colonel By, située sur la Côte du Colonel, aujourd'hui le parc Major's Hill, ainsi nommé en souvenir du major Bolton, qui remplaça By à Ottawa.

Antoine mourut à Ottawa le 14 janvier 1884, âgé de 87 ans. Sa veuve le suivit au tombeau le 3 décembre 1893, âgée de 92 ans. Ils avaient eu quatorze enfants. Honoré, le huitième de la famille, était né à Saint-Eustache, le 12 janvier 1835 et il fit ses études au collège Saint-Joseph d'Ottawa devenu, en 1866, l'Université d'Ottawa.

Fasciné par les rapports fabuleux des journaux sur les champs aurifères de l'Australie, le jeune et ambitieux Honoré, dans les veines duquel coulait le sang généreux des pionniers et des voyageurs, quitta en 1852 sa famille et sa patrie et s'embarqua pour ce lointain pays où il travailla dans les mines d'or pendant cinq ans. Il visita ensuite la Nouvelle-Zélande, puis l'Afrique, l'Italie, la Suisse, l'Europe, l'Irlande et l'Angleterre. Notre voyageur revint au pays en 1858. Deux ans plus tard, la fièvre de l'or et des voyages le prit de nouveau et il partit pour la Colombie-Anglaise via Panama et Acapulcas, Mexique. C'était alors le moyen le plus facile et le plus prompt de faire le voyage. Il se rendit dans la région de Caribou et travailla pendant quelque temps à la construction du chemin Yale-Caribou que faisait alors ouvrir le gouverneur Douglas, puis il se rendit en Orégon. Honoré revint à Ottawa en 1864 rassasié de voyages et d'aventures et il s'y fixa définitivement. Il devint entrepreneur et il construisit plusieurs édifices importants, tous dans la capitale ou dans les environs.

Honoré qui avait des vues plus hautes ne se présenta pas aux élections provinciales du 28 décembre 1886 et Alexandre fut élu, battant le candidat conservateur, Robert Cummings, par une majorité de 148 voix.

En 1887, Honoré Robillard se présenta à l'élection pour la Chambre des Communes avec W.-G. Perly et ils furent élus représentants de la ville d'Ottawa. M. Robillard siégea en cette chambre jusqu'en 1896 quand il se retira de la politique.

Honoré Robillard mourut à Ottawa le 13 juin 1914.

Il avait épousé en cette ville, le 14 février 1860, Philomène, fille de Pierre Barrette et de Flavie Robin. Il convola en

secondes noces le 26 mai 1879, avec Marie-E.-G. Richer qui lui survécut.

Né en 1843 dans le canton de Gloucester, comté de Russell, Alexandre fit ses études au collège Saint-Joseph d'Ottawa puis il s'établit marchand. Propriétaire d'une carrière sur le chemin de Montréal il vendait de la pierre et de la chaux. Il était aussi entrepreneur en constructions. Très populaire dans son canton natal et parlant bien la langue anglaise, il fut élu *reeve* c'est-à-dire maire en préfet de la municipalité et il fut nommé juge de paix. Il demeurait à Cumming's Bridge près d'Ottawa.

Alexandre Robillard fut réélu député de Russell jusqu'en 1898.

Il avait épousé en premières noces, Sophie Lafleur, et en secondes noces, Clara Caron.

FRANCIS-J. AUDET

L'ÉCOLE D'AGRICULTURE DE L'ASSOMPTION

L'École d'Agriculture de L'Assomption n'existe plus mais cette institution a rendu assez de services aux cultivateurs de la région de Montréal pour qu'on rappelle au moins son souvenir. Les cultivateurs des comtés qui environnent L'Assomption se font remarquer par leur esprit progressif et la bonne tenue de leurs terres. L'École d'Agriculture de L'Assomption fut pour eux pendant plus d'un quart de siècle un guide et un exemple. A partir de 1854, le collège de L'Assomption avait fait l'acquisition de différentes terres qui, réunies, prirent le nom de Ferme du Portage. Cette ferme devint bientôt une ferme-modèle. En 1866, les conseils d'agriculture des comtés de L'Assomption et de Montcalm demandèrent aux autorités du collège de L'Assomption de transformer leur ferme-modèle en ferme-école. Celles-ci se rendirent à la demande des conseils d'agriculture et, dès l'automne de 1866, l'École d'Agriculture ouvrait ses portes. Elle comptait déjà plus de trente élèves en 1869. L'année suivante, les bâtiments de la ferme étaient reconstruits et on mettait à la disposition des élèves des ateliers qui leur permettaient de s'initier aux différents métiers auxiliaires de la ferme. Le gouvernement de Québec, se

rendant compte des services que rendait cette école, se montra généreux. A partir de 1870, il paya les salaires des professeurs et accorda même des bourses de \$50 aux dix meilleurs élèves. Il n'est que juste de dire que l'École d'Agriculture de L'Assomption dut ses grands succès à son directeur technique, Isidore-Amésée Marsan, celui-là même dont on voit le buste en face du collège de L'Assomption. Mais les mauvais jours vinrent pour l'École d'Agriculture. La politique du gouvernement Chauveau et de ceux qui le suivirent immédiatement avait été de multiplier les fermes-écoles à travers toute la Province. La politique du gouvernement Mercier fut plutôt de centraliser l'enseignement agricole. On voulait une seule École d'Agriculture mais on désirait la mettre à la hauteur des écoles du même genre des autres provinces, c'est-à-dire lui donner tous les outils et les laboratoires modernes. Les secours furent donc diminués puis entièrement enlevés à l'École d'Agriculture de L'Assomption. Les gouvernements Taillon et Flynn reprirent leurs subventions à l'École, mais le gouvernement Marchand lui donna le coup de mort en refusant de ratifier ou de continuer le contrat passé entre le gouvernement et les autorités du collège de L'Assomption. L'École cessa donc d'exister en 1899.

M^{re} Forget, dans son *Histoire du collège de L'Assomption*, apprécie ainsi l'oeuvre de l'École d'Agriculture: "L'École d'Agriculture de L'Assomption avait duré trente-trois ans. Son oeuvre avait été féconde. Plus de quatre cents jeunes gens de nos campagnes y avaient puisé des connaissances précieuses et nécessaires à leur état. Devenus cultivateurs, ces Anciens de l'École se firent tôt remarquer par leurs méthodes effectives. La région de L'Assomption devint bientôt le centre le mieux cultivé de la Province, un canton réputé pour ses troupeaux améliorés et pour la culture rationnelle de ses champs. Comment n'en pas attribuer le mérite à l'enseignement de son École d'Agriculture? Comment aussi ne pas regretter la disparition de cette oeuvre?" (1)

(1) A consulter pour plus de détails sur l'École d'Agriculture de L'Assomption, la belle *Histoire du collège de L'Assomption* de M^{re} Anastase Forget.

JOSEPH-ALPHONSE COUTURE

Comme les hommes de mérite s'oublent vite! L'oubli les couvre presque aussi rapidement qu'il fait disparaître les nullités. La génération actuelle ne sait pas même le nom de Joseph-Alphonse Couture; pourtant, il fut un homme utile.

Né à Sainte-Claire de Dorchester le 15 décembre 1850, Joseph-Alphonse Couture était le fils de Joseph Couture et de Delphine Leroy. Il étudia au collège Sainte-Thérèse puis s'enrôla dans l'armée canadienne pour combattre les Feniens et, ensuite, dans l'armée pontificale pour se battre contre les ennemis du pape.

De retour au pays en 1870, Couture étudia l'art vétérinaire à l'université McGill où il reçut ses degrés en 1873. La même année, le gouvernement du Canada le nommait inspecteur vétérinaire de la Quarantaine qu'il venait d'ouvrir à Lévis. Il garda ce poste jusqu'à sa mort. Il fut en même temps professeur titulaire de la faculté vétérinaire à Québec et à Montréal.

M. Couture fut le fondateur de la Société des Eleveurs du Canada, dont il fut l'âme dirigeante toute sa vie. Expert dans les questions d'agriculture et d'art vétérinaire, M. Couture avait une réputation bien établie dans tout le Canada, peut-être même était-il plus connu dans les provinces anglaises que dans sa province natale. Nul n'est prophète. . .

M. Couture publia *Traité sur l'élevage et les maladies des bestiaux* (1882); *Choix des vaches laitières d'après le système Guenon* (1884); et *Précis de médecine vétérinaire à l'usage des cultivateurs* (1895).

Catholique pratiquant, M. Couture était l'ami intime de J.-P. Tardivel et il collabora à la *Vérité* sous le pseudonyme Jérôme Aubry.

Le docteur Couture décéda à Québec le 12 mars 1922. *L'Action Catholique* du 14 mars 1922 et le *Devoir* du 16 mars 1922 lui consacrèrent des articles qui rendent justice à son mérite.

P.-G. R.

TRAVERSÉES DE L'ATLANTIQUE AUX 17^e ET 18^e SIÈCLES

Le *Bulletin des Recherches Historiques* du mois d'août 1937 nous cite un passage du livre de M. Emile Salone, "La colonisation de la Nouvelle-France", à l'effet que la plus courte traversée qu'il connaît de l'Atlantique, c'est celle de Montcalm qui, en *trente-huit jours*, va de Brest à la côte de Beaupré. M. Salone écrit que cette rapidité ne se retrouve pas dans l'histoire du Canada-Français.

Cette assertion nous semble un peu risquée comme fait absolu, puisque le *Bulletin* nous rapporte une traversée de *vingt-sept jours* entre la France et le Canada; celle du chevalier de Vaudreuil, en 1687, ainsi qu'en fait foi Gédéon de Catalogne.

Une lettre de M. de Joubert à M. de Surlaville, du 15 avril 1756, de Louisbourg, nous apprend que le *Rhinocéros* n'a mis qu'un mois pour traverser d'Europe au Cap-Breton (1).

Le 10 avril 1760, cinq navires marchands convoyés par la frégate *Machault*, partent de Bordeaux avec soldats et munitions à destination de Québec. Les trois premiers navires de ce convoi entrèrent dans le golfe Saint-Laurent, le 14 mai. Le navire qui portait Montcalm s'est rendu à Beaupré; le *Machault* avait encore quatre jours à lui pour se rendre au même point, et pouvait, évidemment accomplir ce voyage aussi rapidement, et même plus vite s'il n'avait pas eu un convoi de cinq navires marchands commis à sa garde.

La frégate le *Soleil d'Afrique* passait pour le meilleur voilier de l'Europe; il faisait sept lieues par heure. Villebon nommé commandant dans l'Acadie s'embarqua sur ce vaisseau dès le mois de juin et arriva à Québec au commencement de juillet; c'est-à-dire une traversée d'environ un mois (2).

Il nous paraît qu'en cherchant un peu on pourrait trouver d'autres traversées plus courtes en jours écoulés que le cas signalé par M. Salone.

La route de retour, c'est-à-dire de Québec en France, était beaucoup plus facile ou rapide, du fait qu'il y a plus de vents

(1) Les derniers jours de l'Acadie, p. 183.

(2) Ferland, *Histoire du Canada*, II, p. 241.

soufflant de l'ouest que de l'est. C'est ce qu'a dit LaHontan et c'est ce que nous confirme d'anciens navigateurs.

La frégate l'*Aréthuse* (Vauquelin, capitaine) partit de Louisbourg le 15 juillet et arrive à Santander (Espagne) le 2 août (1).

La *Sirène* laisse Québec le 8 novembre et entre à Brest, le 10 décembre (2).

La *Comète*, départ de Louisbourg le 10 juin, arrivée à Port-Louis (Morbihan) le 29 juin 1758 (3).

M. de la Giraudais retourne en Espagne sur une goëlette acadienne, après la défaite aux mains des Anglais, de l'expédition sous les ordres de M. d'Angeac. Treize jours à traverser (4).

Le capitaine Jacques Canon, montant le *Machault*, part de Sillery le 23 novembre 1759 et arrive à Brest le 23 décembre suivant (5).

Nous avons trouvé amusante la remarque du *Bulletin* contrastant d'autres traversées *rapides*: LaHontan qui franchit l'Atlantique en cinquante-trois jours; et Charlevoix, en 1720, de quatre-vingt-quatre jours.

On nous en permettra bien une couple dans ce genre-là!

L'*Aigle d'Or* portant des compagnies du régiment de Carignan, sortant de LaRochelle le 13 mai 1665 (6) et suivi de près par le *Saint-Sébastien*. Le premier navire arriva à Québec le 17 août, à 10 heures du soir (7) et le *S^t. Sébastien* qui mit à la voile le 24 mai (8) jeta l'ancre devant Québec le 12 septembre suivant (9). Dans l'un et l'autre cas, nous avons des traversées de 97 et 112 jours, dates de départs et d'arrivées incluses. Ce doit être le record!

RÉGIS ROY

(1) J.-E. Roy, *Rapport des Archives*, p. 223.

(2) *Rapport des Archives*, 1887, p. c^{xxi}.

(3) *Rapport des Archives*, J.-E. Roy, p. 222.

(4) *Rapport des Archives*, J.-E. Roy, p. 225.

(5) *Rapport des Archives*, J.-E. Roy, p. 224.

(6) A. Jal: *Duquesne et la marine du XVII^e siècle*, v. I, p. 336.

(7) *Mémoire de M. de Sallières* = *Le Régt de Carignan*; Roy-Melchelosse.

(8) *Rapp. Archives, Can.*, 1885, p. XXXIII.

(9) Lettre du P. Ragueneau, 28 novembre 1665.

LE PREMIER CHAMPION DE LA COURSE À PIED

En racontant ce qui se passait en la Nouvelle-France la plupart des mémorialistes s'accordent à dire que les sauvages excellaient à la course à pied, que d'ailleurs ils s'entraînaient à cet exercice constamment. L'on ajoute parfois, que les Canadiens ne furent pas lents à devenir leurs émules. Mais, le célèbre Bougainville est seul à nous apprendre qu'au Détroit en 1757, un jeune Campeau fut reconnu comme champion dans un "match" auquel participèrent Visages pâles et Peaux rouges (1).

Faute de renseignements remontant plus loin dans le passé doit-on admettre que Campeau a été le premier blanc à se placer en tête de liste?

Nous avons essayé de savoir quel pouvait être le prénom de ce "sprinter" (2), mais plusieurs Campeau demeuraient au Détroit à la date précitée et nous n'avons pu l'identifier.

Depuis, bien des nôtres ont été à l'honneur, notamment Edouard Fabre, mort en 1939 et qui possédait 335 trophées de toutes sortes, puis Gérard Côté, proclamé l'athlète de 1940 par la *Sportmen's Association*.

E.-Z. MASSICOTTE

LES PRESSEMENTS DU PÈRE AULNEAU

Dans sa dernière lettre à sa mère, le Père Aulneau, évidemment, cache ses appréhensions, et ses pressentiments. Mais il n'avait pas les mêmes raisons avec son confrère et ami le Père Bonin et dans la lettre qu'il lui écrivait le 29 avril 1735, il lui fait part non pas de ses craintes — les missionnaires n'en avaient pas — mais des choses qui vont arriver. La grande peine du Père Aulneau était de partir seul de son ordre pour un si long et si périlleux voyage. "J'aurai, disait-il, dans toutes ces courses bien des peines à essuyer. Elles auraient été bien adoucies si on avait jugé à propos de me donner un Jésuite pour m'accompagner mais on m'envoie seul parmi des peu-

(1) *Rapport de l'archiviste de la province, 1923-24, p. 66.*

(2) Le mot est accepté dans le *Petit Larousse*.

ples dont on ignore la langue et les moeurs.” Il avouait au Père Bonin qu’il lui en avait coûté beaucoup pour se déterminer à obéir. Il savait presque d’avance qu’il s’en allait à la mort. Il écrivait : “ Dieu veuille accepter le sacrifice que je lui fais, en obéissant, de ma vie et de toutes les consolations humaines, en expiation de mes péchés. J’espère qu’il ne m’abandonnera pas, et je trouve dans Jésus-Christ crucifié de quoi m’animer à supporter toutes les peines, et surmonter toutes les difficultés que la Providence me ménagera. Je serai éloigné de tout prêtre de plusieurs centaines de lieues, et voilà ce que je trouve de plus dur dans toute ma mission, parce qu’il s’en faut bien que je n’aie assez de vertu pour oser me promettre de n’avoir pas besoin de laver souvent mes péchés dans le sang de Jésus-Christ, mais Dieu semble exiger de moi que je lui sacrifie cette consolation-là même; je ne puis la lui refuser. Que son saint nom soit à jamais béni.” Comme on le voit, le saint Jésuite ne se faisait pas illusion sur le sort qui l’attendait mais il l’accepta bravement et humblement comme un ordre ou un désir de Dieu même.

LE FILS DE MADAME DE VAUDREUIL

Jeanne-Charlotte de Fleury, épouse du dernier gouverneur de Vaudreuil, avait été mariée en premières noces à François Leverrier de Rousson, décédé lieutenant de roi à Québec. De ce mariage naquirent deux enfants. La fille fut mariée à Jean Paschal Soumande et le fils, Louis, né à Montréal, le 11 avril 1705, entra dans les troupes du détachement de la marine. Enseigne en second en 1722, enseigne en pied en 1731, lieutenant en 1739, M. Leverrier passa en Louisiane en 1742 où il fut fait capitaine en 1744. En 1755, M. de Vaudreuil, beau-père de M. Leverrier, gouverneur de la Louisiane depuis 1742, était promu gouverneur de la Nouvelle-France. M. Leverrier, sentant que son avancement serait plus rapide en suivant M. de Vaudreuil, demanda et obtint de revenir dans la Nouvelle-France. Ici, M. Leverrier, fait chevalier de Saint-Louis en 1755, commanda dans différents postes de l’Ouest puis fut fait major de Québec le 1^{er} mai 1759. Après la Conquête, M. Leverrier suivit en France son beau-père et

sa mère, la marquise de Vaudreuil. Nous perdons ses traces à partir de 1760. Le sieur de C. n'a pas manqué de donner un coup de dent à M. Leverrier. "Ceux d'entre les commandants des forts, dit-il, qui se distinguaient le plus étaient le sieur de Belestre au Détroit, Vergor et Saint-Blin au fort Machault et Leverrier à Michillimakinac. Ce dernier était fils de la femme de Vaudreuil; il n'était ni brave ni spirituel: son beau-père l'envoya commandant de ce poste, pour y faire sa fortune. Il la voulut faire si vite qu'il fit un jour un certificat de dix mille livres pour dix livres, et ayant su qu'il avait été acquitté, il continua sur le même pied, de sorte qu'en peu de temps il se trouva aussi avancé que ceux qui travaillaient depuis plusieurs années."

LE CHEVALIER FRANÇOIS KIROUAC

François Kirouac fut un citoyen intègre, désintéressé et ami du progrès. Il fut un des pionniers du commerce du village Saint-Sauveur, qui est devenu un des grands quartiers de la cité de Québec. Fils d'un pauvre cultivateur de Saint-Pierre de la Rivière-du-Sud, il arriva à Québec en 1840, à l'âge de quatorze ans, avec quelques sous dans sa poche. M. Hardy, négociant de la basse-ville, le prit à son emploi plutôt par charité que par besoin car il avait tout son personnel. Le salaire initial lui permettait tout juste de ne pas crever de faim. Cependant, huit ans plus tard, il ouvrait à son propre compte un magasin de nouveautés. En 1850, y voyant plus d'avantages, M. Kirouac passait du commerce des nouveautés à celui des épiceries où il fit une fortune qui lui permit, un peu plus tard, de se consacrer exclusivement au commerce de gros en fleurs et farines. M. Kirouac, en arrivant à Québec, savait bien juste lire et écrire. Malgré ses longues et fatigantes journées de travail, il eut le courage de se former tout seul par la lecture et l'étude. Maire de Saint-Sauveur, échevin de Québec, préfet du comté de Québec, président de l'Union Saint-Joseph, directeur du chemin de fer de la Rive-Nord, vice-président de la Banque Nationale, président de la Société des Prêts et Placements, il remplit tous ces postes avec honneur pour lui-même et profit pour les sociétés qui lui confiaient leurs intérêts. M.

Kirouac n'était pas un orateur à grandes phrases, mais il donnait son opinion en excellents termes. Ses avis étaient toujours prisés parce qu'ils étaient le bon sens même. M. Kirouac qui était un catholique sincère et un homme d'oeuvre avait été fait chevalier de Saint-Sépulcre et Léon XIII lui avait donné le titre de camérier d'honneur de cape et d'épée. Le chevalier Kirouac décéda en mai 1896. Il avait eu quinze enfants. Dix lui survécurent et firent honneur à son nom.

LORD STRATHCONA

Les grands capitalistes ne sont pas toujours des exemples qu'on doive montrer à la jeunesse. Souvent ils édifient leur fortune sur les misères des travailleurs. Mais, heureusement, il y a des exceptions peut-être plus nombreuses qu'on le croit. Sir Donald-Alexander Smith, plus tard le baron Strathcona and Mount-Royal, en est une et des plus belles. Né en Écosse en 1820, il passa au Canada en 1838 comme petit commis au service de la puissante compagnie de la Baie d'Hudson. Il fut envoyé sur la côte du Labrador où il vécut jusqu'en 1868, s'élevant de poste en poste jusqu'à celui de commis en chef de cette région. Les directeurs de la Compagnie avaient pu se rendre compte de son habileté et de ses éminentes qualités. En 1869, ils lui confiaient la direction de leur bureau de Montréal et, dès lors, Donald Smith devint la figure dominante non seulement de la Compagnie de la Baie d'Hudson, mais de la grande industrie canadienne. Il fut mêlé aux affaires du Canadien Pacifique, de la banque de Montréal et de toutes les grandes industries du pays. Riche de plusieurs millions, lord Strathcona n'attendit pas sa mort pour distribuer son immense fortune aux institutions de charité ou autres. C'est des centaines de mille piastres qu'il donna, chaque année, à l'université McGill, à l'hôpital Royal Victoria, à l'université d'Aberdeen, à l'hôpital King Edward, et à des centaines d'autres institutions aussi méritantes. Lord Strathcona, lors de la guerre sud-africaine, équipa et maintint à ses frais tout un régiment de cavalerie qui devint célèbre, le Strathcona Horse. Il décéda à Londres le 21 janvier 1914. Si tous les capitalistes et les grands chefs d'industrie étaient de la trempe de lord Strathcona, nous n'entendrions jamais parler de chicane entre le capital et le travail.

UN CHARIVARI À MONTRÉAL EN 1818

Les charivaris avaient causé des désordres en Europe bien avant de s'implanter au Canada puisque les autorités religieuses les défendirent sous peine d'excommunication même avant la fondation de Québec. Les autorités civiles édictèrent aussi des peines très sévères contre ceux qui prenaient part aux charivaris. Les peines édictées contre les charivaris ne les firent pas disparaître entièrement. On en parle de temps en temps sous le régime français et même sous le régime anglais. Edward Allen Talbot consacre plusieurs pages de son livre sur le Canada à un charivari qui eut lieu à Montréal pendant son séjour dans cette ville. Pendant l'hiver de 1821, dit-il, une veuve très riche se remaria avec un petit employé du commissariat du département des colonies. Deux jours après le mariage, on vint demander une somme de cent livres sterling " pour des oeuvres de charité ". C'était la formule dont se servaient les charivaristes quand ils voulaient faire chanter un couple. Le jeune marié refusa de donner la somme demandée. Le soir même, un attroupement se formait devant la maison nuptiale. Il y eut du bruit et du bruit. Le lendemain soir, le manège recommença mais la foule était deux fois plus considérable. On comptait plus de cinq cents personnes, la plupart costumés en turcs, en persans, en sauvages, etc. Bon nombre avaient des trompettes, d'autres des tambours, etc. La police voulut faire cesser le tapage et c'est là que le bal commença pour tout de bon. Il y eut bataille en règle entre les constables et les *charivaristes*. Quelques arrestations avaient été faites par la police. Les *charivaristes*, ayant le dessus, mirent les prisonniers en liberté. Le troisième soir, le charivari recommença comme de plus bel. Ce n'est que le cinquième soir, que les hostilités prirent fin. Le nouveau marié, après s'être consulté avec sa douce ou vieille moitié, décida de donner cinquante louis sterling aux oeuvres de charité. Ce cadeau mit fin aux hostilités. l'affaire avait amusé la population de Montréal pendant cinq soirées consécutives.

P.-G. R.

M. AUSTEN CHAMBERLAIN À QUÉBEC

En 1928, sir Austen Chamberlain, plus tard premier ministre d'Angleterre, était ministre des affaires étrangères. Il fit alors un voyage de santé au Canada. Ces sortes de voyage pour les hommes politiques sont d'ordinaire des prétextes pour s'exempter des rencontres ennuyeuses ou cacher des pérégrinations intéressées. Dans le cas de M. Chamberlain, il n'y avait pas de prétextes ni de raisons cachées. Il avait certainement besoin de repos car lors de son départ d'Angleterre on dut le porter au steamer sur une civière. Il était trop faible pour marcher.

Sir Austen Chamberlain, après quelques semaines de repos, se rétablit facilement de ses fatigues et quand il arriva à Québec, le 15 novembre 1928, sa figure ne portait aucune trace de la maladie qui l'avait terrassé.

L'éminent homme d'état accepta même de porter la parole au déjeuner que lui offrit le Club Canadien au Château Frontenac, le 16 novembre. Ce diner, présidé par M. G.-E. Marquis, président du Club Canadien, avait réuni plusieurs centaines de convives.

Citons l'*Action Catholique* du 17 novembre 1928, au sujet de ce déjeuner :

“ Au déjeuner du Club Canadien, sir Austen Chamberlain et sir James Rennell Rodd, qui s'embarqueront cette après-midi, à bord du *Regina* pour retourner en Europe, laisseront à Québec une impression durable et profonde de leur bref séjour parmi nous. Avant de quitter notre ville, les deux hommes d'état ont été les hôtes du Club Canadien et ont fait leurs adieux à notre ville dans un geste dont l'éloquence et la délicatesse resteront mémorables. Au cours du déjeuner qui a été offert à sir Austen Chamberlain, sir James Rennell Rodd était un des invités d'honneur et les deux éminents diplomates ont été appelés à adresser la parole. Le ministre des Affaires étrangères de la Grande-Bretagne a commencé son discours en français aux applaudissements de la nombreuse assistance et bien qu'il eut annoncé à ses auditeurs qu'ils ne devaient pas s'attendre à un discours en français, sir Austen possède si bien la langue de M. Poincaré et de M. Briand, qu'il a complète-

ment oublié la réserve faite au début. Il a fait tout son discours dans un français impeccable, sans effort, avec presque autant d'élégance que s'il eût parlé sa langue maternelle.

“ Sir James Rennell Rodd répéta le même geste et s'exprima avec une extrême facilité, dans un français très pur. L'ancien ambassadeur de la Grande-Bretagne en Italie voulut même joindre le précepte à l'exemple et déclara au cours de son magnifique discours : “ La langue est un obstacle à l'union, mais cet obstacle cède sous l'influence de l'éducation. Dans une nation qui aura un grand rôle à jouer, il n'y a rien de plus important que d'être bilingue. ”

Les discours de sir Austen Chamberlain et de sir James Rennell Rodd mirent dans la confusion bon nombre de convives unilingues de la bonne cité de Québec mais la leçon était peut-être méritée.

Sir Austen Chamberlain était accompagné, dans son voyage au Canada, de lady Chamberlain et de leurs filles, Diane et Lawrence.

LES “ VOLTIGEURS ” DE SALABERRY

Les Voltigeurs de Salaberry étaient de rudes gaillards mais il ne faudrait pas croire qu'ils avaient eu un entraînement militaire de plusieurs années avant de remporter leur belle victoire de Châteauguay. C'est dans la première semaine d'avril 1812 que le major de Salaberry reçut l'ordre de recruter un corps de Voltigeurs. Il se mit à l'oeuvre tout de suite, et, le 23 avril 1812, la *Gazette de Québec* pouvait annoncer à ses lecteurs que la compagnie du capitaine Perrault avait été recrutée en quarante-huit heures et que les compagnies des capitaines Duchesnay, Panet et Écuyer étaient presque au complet. La *Gazette de Québec* ajoutait que les jeunes gens se portaient en masse vers les officiers recruteurs et que leur esprit martial se réveillait après un repos d'un siècle. Les Voltigeurs subirent leur entraînement, partie à Québec et partie à Lorette. La *Gazette de Québec* nous apprend que la musique du Régiment Royal de Terre-Neuve avait conduit à Lorette, le 20 avril 1812, une centaine de soldats des Voltigeurs. Ils restèrent à Lorette quelques semaines puis partirent pour la

frontière avec le reste du régiment. M. de Gaspé écrit dans ses *Mémoires* que les Voltigeurs de Salaberry n'étaient pas tous des enfants de chœur, loin de là ! Nous voulons bien le croire mais ils aimaient leur commandant et l'auraient suivi jusqu'au bout du monde. Le soldat qui a confiance dans ses chefs fait des merveilles.

UN CRITIQUE CANADIEN DE LAMENNAIS

Dès avant sa triste volte-face Lamennais avait été jugé et bien jugé par un prêtre canadien, l'abbé Jacques Odelin, curé de Saint-Hilaire de Rouville. Aux examens de fin d'année, au collège de Saint-Hyacinthe, en août 1838, quelques élèves avaient discuté, à la mode du temps, des théories de Descartes et du système de Lamennais concertant le sens commun considéré comme la règle suprême de la vérité. L'abbé Odelin intervint dans la discussion et se prononça carrément contre l'abbé Lamennais. Il fit plus. Il continua dans la presse à discuter les théories de Lamennais. " Le premier en Canada, dit le chanoine Émile Chartier, il soupçonna et mit à nu le poison subtil caché dans les écrits du trop fameux Lamennais ". L'abbé Odelin décéda le 9 juin 1841. L'historiographe du diocèse de Saint-Hyacinthe dit de l'abbé Odelin : " Sous des dehors quasi repoussants, cet homme, si dépourvu des grâces extérieures de la nature, cachait une intelligence hors ligne, développée par de solides études, cultivées depuis, avec soin. Cependant, quelques vieux bouquins composaient toute sa bibliothèque. Tout son arsenal littéraire, à lui, logeait dans sa tête ". (Le chanoine Émile Chartier, *La Revue Canadienne*, vol. de 1917).

LE PREMIER ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE AU CANADA

A quelle année devons-nous faire remonter l'usage de la lumière électrique ? S'il fallait en croire les *magazines* américains c'est aux États-Unis et aux alentours de 1867 que la lumière électrique aurait pris naissance. Un Français, M. Louis Figuier, dans un livre de vulgarisation intitulé *Les merveilles*

de la science, réclame pour la France le premier usage de la lumière électrique. Dès le mois de décembre 1844, dit M. Figuier, Deleuil éclairait la place de la Concorde, à Paris, avec un appareil inventé par Léon Foucault. Quatre ans plus tard, un soir de juillet 1848, Archereau éclairait à l'électricité la façade du Louvre. En 1849, encore à Paris, pendant les répétitions du nouvel opéra de Meyerbeer, le *Prophète*, on se servait de l'électricité pour obtenir des effets de soleil levant, à l'aide de l'appareil de Foucault. En 1855, pendant la construction du Palais de l'industrie, à l'occasion de l'Exposition Universelle à Paris, on utilisait, pour les travaux de nuit, deux lampes électriques qui brûlèrent pendant treize heures consécutives. A Lyon, en juin 1855, Lacassagne et Thiers éclairaient à l'électricité le quai des Célestins, puis, l'année suivante, l'observatoire de Fourvières. En janvier 1857, les mêmes inventeurs s'étaient engagés à éclairer permanemment la rue Impériale. La mort de Lacassagne fit manquer le projet. En Espagne, en 1862, on éclaira pendant dix mille heures, à l'aide de l'électricité, les travaux de chemin de fer, dans les montagnes de Guadarrama. Puis, M. Figuier dit qu'à cette époque on éclairait frénétiquement à l'électricité les parcs et pièces d'eau. En 1856, l'avenue des Champs Elysées fut éclairée à l'électricité. Le 20 août 1864, les pièces d'eau de Versailles furent éclairées à l'électricité en l'honneur du roi d'Espagne. Pareillement, l'Arc de l'Étoile fut éclairée à l'électricité le 15 août 1865. M. Figuier va encore plus loin. Il prétend que vingt-cinq ans avant Edison, M. de Changy, un Français, qui habitait Bruxelles, construisit des ampoules électriques absolument comme celles dont nous nous servons aujourd'hui, mais avec un fil de platine. L'invention de M. de Changy fut soumise à l'Académie des Sciences qui déclara que l'inventeur ne méritait pas le nom de savant parce qu'il voulait retirer un profit pécuniaire de sa découverte! Mais nous oublions que nous nous occupons ici de la lumière électrique *au Canada*. Nous croyons que c'est la Commission du Havre de Montréal qui, en 1877, eut l'honneur d'inaugurer l'éclairage à l'électricité au Canada. L'essai, toutefois, fut partiel. La première ville du Canada à éclairer ses rues à l'électricité fut Ottawa. C'était en décembre 1883. On se servait de lampes à arc. A Montréal, les rues commen-

cèrent à être éclairées à l'électricité en juillet 1886. Les premières lampes incandescentes furent installées en 1888.

UNE VIEILLE MAISON

Aimez-vous les vieilles maisons? Si vous ne regardez que la masse de pierres ou de briques que vous avez devant les yeux, vous allez répondre tout de suite: "Je n'aime pas les vieilles maisons." Ce qu'il faut voir, examiner, comprendre, quand vous vous trouvez devant une vieille maison, c'est son âme. Nous entendons par là la série des ménages qui ont habité tour à tour la vieille maison. En voici une, par exemple, sur la rue des Carrières, tout au-dessus de la terrasse Dufferin, à Québec. On vient justement de la transformer en maison de rapports. Tout de suite elle perd de son originalité, de son cachet, de sa noblesse. Étudions son âme à cette bonne vieille maison avant qu'elle ne tombe complètement dans la banalité. Elle fut bâtie dans l'été de 1838 par M. McCallum, un important négociant de Québec, qui ne l'habita que trois années. Elle passa ensuite à Louis-Basile Pinguet, qui fut un des glorieux combattants de Châteauguay et devint, un peu plus tard, contremaitre du guet à Québec. Le 15 mars 1843, M. Pinguet vendait sa maison à l'honorable Francis Ward Primrose, avocat. Celui-ci n'était pas le premier venu puisque son père était le comte de Roseberry. On sait que les Roseberry ont tenu le haut du pavé en Angleterre pendant plusieurs générations. En 1849, le docteur James Douglas prenait possession de la belle vieille maison et la revendait, en 1861, à l'armateur bien connu Henry Fry. A son départ de Québec, en 1891, M. Fry vendait sa maison à feu Ernest Pacaud. Nous voici à l'époque contemporaine. En 1898, M. Vesey Boswell se rendait acquéreur de la maison McCallum. La famille Boswell l'a habitée jusqu'en 1940. Et, maintenant, la vieille maison ne nous dira plus rien puisqu'elle n'aura plus d'âme. . .

P.-G. R.

LES NOCES À MONTRÉAL

Le voyageur Talbot assista à plusieurs noces à Montréal au commencement du siècle dernier et il les dépeint assez justement. " Les Canadiens-français, dit-il, se marient à leur église paroissiale et, généralement, entre huit heures et midi. A Montréal, les futurs époux sont accompagnés à la cérémonie par un nombreux cortège d'amis. Comme le plus modeste individu a toujours une calèche ou un traîneau, il n'est pas rare de voir dans ces occasions plus de cinquante voitures réunies. La future et le père du futur ouvrent la marche." Ici, Talbot est dans l'erreur. A Montréal, comme partout ailleurs, la future était accompagnée de son père, et le futur pareillement. " Après la cérémonie nuptiale, poursuit Talbot, le cortège parcourt les principales rues de la ville, jusqu'à ce que les chevaux soient éreintés. Toute la société se rend ensuite à la maison du père de la mariée, pour prendre part à un repas qui, dans les occasions de cette espèce, est toujours préparé avec le plus grand soin et avec cette recherche gastronomique dans laquelle les cuisiniers français ont acquis une si grande réputation. La soirée se passe dans la joie et les amusements. La danse, la musique, les jeux de cartes, etc, durent souvent jusqu'à ce que le jour vienne annoncer qu'il est temps de se séparer." Le tableau de Talbot date de près d'un siècle et demi. Que de changements depuis dans les noces à Montréal comme ailleurs. Et, d'abord, les nouveaux mariés disparaissent peu après la cérémonie religieuse. Ils partent pour l'obligatoire voyage de noces. Ce qui jette tout de suite sur ceux qui restent un voile de tristesse qu'on a peine à dissimuler. Puis, la soirée de noces a été remplacée par la réception de l'après-midi chez la mère de la mariée. Il n'y a plus d'entrain, la joie, la camaraderie de jadis. Nous ne savons plus nous amuser!

QUESTION

En quelle année a été introduite ici la faucheuse mécanique?

X.
